Chronique littéraire

Autor(en): **Rochat, Jules-J.**

Objekttyp: **BookReview**

Zeitschrift: **Actes de la Société jurassienne d'émulation**

Band (Jahr): **50 (1946)**

PDF erstellt am: **27.04.2024**

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.
Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.
Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Ein Dienst der *ETH-Bibliothek*
ETH Zürich, Rämistrasse 101, 8092 Zürich, Schweiz, www.library.ethz.ch

http://www.e-periodica.ch

CHRONIQUE LITTERAIRE

par
Jules-J. ROCHAT

Lucien MARSAUX, *Le troisième dimanche de carême.* — Marguerite-Yerta MELERA, *Le val aux sept villages.* — Gilbert-A. BOURQUIN, *Tsibbi.* — Du même, *Flammes d'amour — Flammes de vie.* — Robert SIMON, *Trois miroirs pour un visage.* — John BRINGOLF, *Le verger chimérique.* — Roger ULLMANN, *Intermezzi.* — R. GERBER, *Histoire de Saint-Imier.* — Charles JUNOD, *Ecole normale des institutrices de Delémont.* — Pierre REBETEZ, *Pour mieux connaître l'école normale.* — André RAIS, *Rues delémontaines.* — A. MEMBREZ, *Vieilles fontaines et précis historique des villes du Jura bernois et de Bienne.* — Hans ENZ, *Soleure.* Adaptation française de Georges DUPLAIN. — Chanoine F. BOILLAT, *Quel aspect pourrait prendre la défense spirituelle dans l'école jurassienne ?* — Du même, *La paroisse vivante.* — Du même, *Le christianisme vivant.* — Du même, *La Suisse sociale et libre.*

Edmond Jaloux nous demanda un jour — il y a de cela une quinzaine d'années, si je ne fais erreur — de retenir le nom de Lucien Marsaux. Ce jeune écrivain, disait-il dans la *Revue de Paris,* fera parler de lui. Marsaux, à ce moment-là, nous avait donné *Le carnaval des vendanges, Les prodigues, Le cyclone, Le cheval blanc.* Ces ouvrages étaient ceux d'un écrivain d'un grand talent, d'un écrivain à la forte personnalité, à la riche sensibilité, au style extrêmement nuancé. Nous avions beaucoup aimé tous ses récits. Aussi attendions-nous les suivants avec la plus vive curiosité. Mais l'écrivain jurassien cessa brusquement de publier. Pendant plusieurs années, retiré dans un petit village, il partagea son temps entre la lecture et la méditation. Puis ce fut la guerre. Marsaux, comme nous tous, fut mobilisé. Il passa de longues semaines à Savatan, à Dailly, à Saint-Mau-

rice, ailleurs encore. Mais, s'il ne publiait pas, Marsaux n'en écrivait pas moins. Il avait plusieurs œuvres en chantier, des récits riches du fruit de ses méditations, riches d'observation, d'expérience. Enfin quand il crut ses manuscrits au point, Marsaux écrivit à ses éditeurs.

Les ouvrages imaginés, écrits, pendant cette longue période de silence vont donc paraître. L'un d'eux, *Le troisième dimanche de carême* (1) est déjà sorti. Un autre, *Le chant du cygne noir,* verra le jour en 1947. Espérons que Lucien Marsaux ne cessera plus de publier ses romans que les nombreux admirateurs de l'écrivain jurassien attendent avec impatience.

Le troisième dimanche de carême n'est pas tout à fait un roman. C'est beaucoup plus qu'un roman. C'est presque une confession. C'est le livre d'un homme qui aurait pu vivre au moyen âge, car, de cette époque grande et belle, Marsaux possède la foi magnifique, l'amour de Dieu et des hommes, le sens du mystère, du symbole, une sincérité absolue, une vue simple et claire du monde.

L'œuvre de Marsaux peut effaroucher ceux qui croient trouver dans *Le troisième dimanche de carême* un récit comme les autres. Mais, après l'étonnement, viendra la satisfaction, l'admiration. Le lecteur aura vite fait de sentir la richesse de ces pages où Marsaux nous conte le songe de son héros, le peintre Alguil, où il disserte sur des problèmes d'hier et d'aujourd'hui, sur le drame que vivent les hommes, sur leurs tribulations ; le lecteur aura vite fait de découvrir la beauté de ces pages où Marsaux nous montre l'angoisse d'Alguil, qui ne sait quel sens donner à son action, à sa vie.

Alguil ne fut pas apaisé par cette rédaction... Le thème des affamés le poursuivit ; il eut la grippe, mais il pensa toujours que ce n'était pas une simple influenza : il la reliait en esprit aux catastrophes actuelles et passées. Il passa les fêtes de Noël et de Nouvel-An tout seul et, de cette solitude, il ressentit du remords : son devoir était de rire avec ceux qui riaient.

Il peignait encore. Il brossa à grands traits une noce laïque : il donna à la fiancée le visage d'une jeune fille qu'il avait connue très douce et qui avait maintenant une expression un peu farouche. C'était une jeune fille qui l'avait entendu faire, dans un café, une promesse qu'il n'avait pas été en état de tenir.

Un soir, sorti avant la fin d'un film d'un cinéma, et passant devant les feux verts des lampadaires de l'université et les escaliers, au pied des portes de chêne, sous le fronton où une femme de pierre donne à boire à un jeune homme, symbole qui ne l'irritait pas, ni dans la place qu'il occupait ni dans la manière dont il avait été traité, Alguil eut brusquement l'intuition que sa faute avait été de ne pas rester humblement dans l'affection et dans l'amour,

---

1) Neuchâtel, Meisseiller. S. d. (1946).

et non seulement en imagination mais en fait, par exemple, en forçant son père à lui apprendre à traire, en ne faisant rien que son père ne comprît ou en ne faisant rien avant d'avoir emporté l'adhésion de son père. Pour un fils de paysan, pensait-il, l'honneur, ce n'est pas de remporter des succès au collège, c'est d'alléger la peine des siens...

Il y a, dans *Le troisième dimanche de carême,* beaucoup de poésie. C'est un récit d'une belle simplicité, un récit un peu touffu, mais riche de pensée, d'émotion ; un récit où l'auteur se laisse conduire par sa foi, mener par l'amour qu'il porte aux hommes ; c'est un récit où nous retrouvons avec plaisir l'excellent Marsaux que nous avons toujours aimé, un Marsaux enrichi par ses longues méditations dans le silence.

*
* *

De Lucien Marsaux à Mme Marguerite-Yerta Méléra, il y a un long chemin à parcourir. Ces deux écrivains ont une conception du roman très différente l'une de l'autre. Mme Méléra s'était fait connaître par ses excellents ouvrages sur Arthur Rimbaud, par des études intelligentes, perspicaces, équitables sur l'auteur du *Bateau ivre.* Aujourd'hui, elle nous offre un récit jurassien, *Le val aux sept villages* (1). Ce roman n'a pas suscité que des louanges. On a reproché à Mme Méléra d'accumuler les scandales dans son livre, de s'attarder à la description de situations scabreuses, de faire croire qu'il y avait, autrefois, dans notre petit coin de terre, beaucoup de jupes retroussées et de corps renversés. Mme Méléra a répondu elle-même à ces critiques. Dans une lettre qu'on a bien voulu me communiquer, elle écrit :

... Il est inévitable, dit l'Ecriture, que le scandale arrive. Car le scandale est la réaction saine devant le forfait. Mais malheur à celui par qui le scandale arrive. Le malheur, dans mon roman, est la conséquence de la faute.

Pour croire que j'ai fait une histoire trop sombre, il faut que M. X. n'ait jamais étudié les comptes rendus aux registres paroissiaux (dans n'importe quel village du Jura), de séances du tribunal des mœurs, ou qu'il n'ait jamais été documenté par un juré au huis clos de la cour d'assises à Delémont ou à Moutier.

Un miroir — ou un roman — pour être fidèle, doit refléter aussi bien les ombres que les lumières : au lecteur de ne pas s'attacher uniquement à ce qui est regrettable.

Nous sommes tout à fait d'accord avec Mme Méléra. Il faut cependant reconnaître que même si le Petit Val était, selon les

---

1) Genève et Paris, Jeheber. S. d. (1946).

procès-verbaux du tribunal des mœurs, une région de scandales, ceux-ci n'étaient tout de même pas plus fréquents là qu'ailleurs. Mme Méléra a certainement fait trop de place, dans son livre, à l'adultère. Mais empressons-nous de reconnaître qu'elle n'a pas évoqué que des êtres vils et méprisables, des hommes qu'entraînent des passions troubles, qui se laissent mener par des désirs honteux. Elle nous montre quelques personnages dont le caractère est fort beau. Daniel, Adeline, le vieux pasteur sont, pour leur bonté, leur belle conduite, dignes d'admiration.

Dans *Le val aux sept villages,* Mme Marguerite-Yerta Méléra a cherché à donner une image exacte de la vie jurassienne au XIXme siècle. Elle a voulu décrire un coin de pays qui lui est cher. Le personnage principal du roman est, en effet, le Petit Val que l'écrivain décrit avec précision, avec couleur, avec émotion.

Le printemps. Le blaireau, sans doute, s'était rendormi, car le printemps ne vint qu'en avril. Ce fut d'abord, un soir qu'Adeline, prise d'une inquiétude, sortit sur la route, une phosphorescence dans la tiédeur du ciel bas et doux, dans l'air sombre un émoi. La fillette entr'ouvrit les lèvres et prêta l'oreille. Le val était comme une cuve où des vapeurs frémissent tandis que les parois s'en échauffent et vibrent. Pendant la nuit, un grondement se fit entendre sourd d'abord, puis peu à peu semblable au tonnerre. Fonte des neiges, victoire de la vie sur la mort hivernale. La montagne entière s'ébrouait sous la caresse de l'eau partout jaillie, partout ruisselante, qui l'enserrait, la pénétrait, la fécondait, puis soudain, brutale se précipitait aux sources, en cascades, vers les lieux bas, courant et sautant, pour s'engouffrer dans les gorges du Pichoux avec un mugissement énorme et incessant. Des avalanches de neige mêlée de pierres descendaient furieusement les ravines, et les pentes avaient de longues traînées de lèpre. Les routes du bas étaient toutes en fondrières crayeuses et, dans le village, une bourbe noire entourait la rue, les jardins, les abreuvoirs.

Du sommet des rochers dressés à deux ou trois cents mètres, des blocs, descellés par le gel, roulaient avec fracas, pour ne s'arrêter qu'à la route ou à la rivière. L'un d'eux, pesant plus de deux cents tonnes, vint s'abattre juste derrière la petite diligence qui montait les gorges en dandinant son ventre jaune et noir

Epuisée la brutalité de son offensive, le printemps s'apaisa, s'installa, sourit.

Avant d'écrire *Le val aux sept villages,* Mme Méléra a eu un gros travail de documentation à faire. Elle a dû fouiller des archives, lire de nombreux manuscrits. L'écrivain a voulu que son roman soit vrai, et dans son décor et dans ses personnages, qu'il reflète avec exactitude, précision, réalisme, un village jurassien et ses habitants, les mœurs d'une époque. Dans son livre, Mme Méléra a donc fait preuve autant d'érudition que d'imagination.

Mme Méléra a su peindre avec bonheur son Jura, faire revivre d'anciennes coutumes (les Brandons, la fête des œufs, le « dimanche de Bellelay ») ; elle a su décrire avec couleur la « veillée de choucroute », la « veillée de pommes » ; nous voyons, dans ce livre, défiler tout un peuple qui s'amuse, qui travaille, qui souffre. Les personnages évoqués par Mme Méléra sont bien observés, bien étudiés.

Le style du *Val aux sept villages* est alerte, la langue nuancée. Mme Méléra ne craint pas les mots patois, les expressions du cru. Son ouvrage se lit avec beaucoup d'intérêt.

*
* *

C'est aux enfants que s'adresse Gilbert-A. Bourquin. Dans *Tsibbi* (1), le jeune écrivain conte l'histoire d'un chien auquel il arrive des aventures qui mettent beaucoup d'émotion dans son petit cœur de bête. L'histoire est jolie et je sais des enfants qui ont lu et relu avec un plaisir toujours aussi grand ces pages si pleines de fantaisie, de remarques amusantes et justes.

M. de Nobert suivait des sentiers. Il longeait des ruisseaux dont l'eau fraîche, pure et libre qui devait aller se perdre dans l'immense mer chantonnait joyeusement la chanson de son grand voyage.

En se retournant de temps en temps, le renard s'assurait de la présence de Tsibbi qui, fatigué, laissait pendre sa petite tête.

Le renard, enfin, s'arrêta. Tous deux maintenant se trouvaient au milieu d'une clairière. M. de Nobert dit :

— Une charmante gazelle, Mademoiselle Evi, habite à quelques pas d'ici.

Tout en écoutant, Tsibbi regardait M. de Nobert dans les yeux et vit bien vite dans ces derniers qu'ils reflétaient non seulement l'air coquin propre au renard, mais aussi la ruse de M. de Nobert et son admiration pour la gazelle.

Le renard poursuivit :

— Cette gazelle est la bête la plus adorable que je connaisse dans ce bois. Son pied est léger ; il se pose sur la terre comme une feuille qui tombe de l'arbre. La couleur de sa fourrure est d'un brun très doux... et les yeux de Mademoiselle Evi sont purs et limpides comme l'eau du ruisseau que nous venons de traverser...

C'est frais, c'est varié, c'est charmant. Pour embellir cet ouvrage, Othmar a conçu des dessins en couleurs qui sont des modèles du genre et faits pour enchanter, pour faire rêver les enfants qui les découvriront.

C'est aux enfants que s'adresse M. Gilbert-A. Bourquin ; mais son livre fait aussi la joie des grands.

---

1) Bienne et Paris. Les Editions du Chandelier.

M. Gilbert-A. Bourquin nous a donné un autre ouvrage encore l'année dernière, *Flammes d'amour — Flammes de vie* (1). Ce conte en vers libres possède un sens profond. Le livre refermé, le lecteur ne peut s'empêcher de songer longuement à l'histoire qu'il vient de vivre, d'y réfléchir.

C'est le drame de la vie

> Conte cruel des temps anciens
> Les peupliers n'étaient pas là encore
> Conte cruel qui finit hier
> Mais déjà recommence infiniment

c'est le drame de la vie que le poète dit en vers au rythme moderne, en vers qui chantent à l'oreille et qui, précis, colorés, évoquent, ici, un paysage, plus loin, un personnage, ou fixent une attitude. Bourquin dit la splendeur de la nature, sa tranquillité et son indifférence devant la mission de l'homme.

Le conte de G.-A. Bourquin dénote une grande sensibilité, de la réflexion, de l'observation, une connaissance déjà précieuse de la vie.

> Un bruissement de feuilles et le buisson s'écarte
> C'est Pierre son ami
>
> Et fervents
> Les cœurs en feu
> Se reconnurent
> Lèvres brûlantes qui boivent l'amour
> Yeux qui se ferment écrasés de bonheur
> De ce bonheur total qui monte au fond des êtres
>
> Voici — ils descendent au ruisseau
> Où les vieux saules s'élargissent au ciel
> Où l'eau jaillit et bruisse et parle d'amour
> Où les cœurs se redisent l'aveu éternel.

« Gilbert-A. Bourquin, écrit M. R. W., l'auteur de la Préface, se débat encore dans ces difficultés qui pèsent sur quiconque vit aux confins de deux cultures et de deux parlers. Pourtant, avec une intensité douloureuse, il se sent marqué, désigné, séparé. Il porte son rêve en lui au milieu d'un univers de dures réalités. Et l'obsession de cette humanité haletante et quotidienne dans laquelle il se débat lui a imposé la vision d'un monde tragique, la hantise d'une force haineuse, implacable, maléfique — qui frappe du dehors et du dedans. »

---

1) Bienne et Paris. Les Editions du Chandelier.

Cette histoire dramatique, classique d'inspiration, moderne de forme, est d'une lecture agréable.

Marco a fait, pour *Flammes d'amour — Flammes de vie* des dessins intéressants.

*
* *

Tous les poètes ne sont pas faciles à lire. Il en est qui recherchent l'obscurité. Il en est qui aiment à un tel point l'obscurité qu'ils en deviennent incompréhensibles. C'est le cas pour Robert Simon qui, pourtant, il y a quelques années, était d'une extrême clarté. J'ai lu et relu son dernier recueil de poèmes, *Trois miroirs pour un visage* (1). Je n'ai pu en découvrir le sens. Oh ! bien sûr, tous les poèmes ne sont pas des énigmes. Il y a des vers que l'on entend fort bien, de beaux vers qui chantent à vos oreilles :

Frissonnantes feuilles, fontaines,
Votre appel qu'emporte le vent
M'est un aveu plus émouvant
Que le concert des mers lointaines.

Dans l'ombre j'ai surpris parfois
L'oraison muette des choses
Et j'ai compris l'obscure cause
Qui prête à mon cœur une voix.

Je n'ai de chants que ceux appris
Aux lèvres de celle que j'aime.

Dans ce regard qu'un Dieu m'envoie
C'est mon printemps qui se recueille.

Mais si les vers sont clairs, la plupart des poèmes ne le sont pas. Aussi le recueil, malgré toute la bonne volonté que l'on met à le comprendre, garde-t-il son mystère. Je le regrette, car, enfin, un poète n'écrit pas pour lui seul. S'il écrivait pour lui seul, son manuscrit lui suffirait. S'il se fait imprimer, c'est qu'il désire s'adresser à d'autres personnes qu'à lui-même. Qu'il parle donc clairement s'il veut se faire entendre. Un recueil de vers ne doit pas être une suite d'énigmes.

Nous aimons la voix des poètes, aujourd'hui surtout. Nous avons besoin de leur message, aujourd'hui surtout. Nous avons besoin de leurs consolations. Les poètes doivent prendre part

---

1) Aux Portes de France. (Porrentruy et Paris). S. d. (1946).

à la reconstruction du monde. Mais, pour que leur message soit entendu, il doit être clair. L'hermétisme est dépassé, périmé. Les poètes chantent pour tous, non plus pour quelques-uns, pour un petit cercle d'initiés. Aragon, Audisio, Cassou, Eluard, Emmanuel, Seghers, Masson l'ont bien compris, dont les vers se sont tout à coup clarifiés, qui ont composé pendant la grande tourmente et après des poèmes, dit Mauriac dans *Poésie 44*, que « les petits Français recopieront un jour dans leurs cahiers d'écoliers ». « Cette musique, écrit encore Mauriac, qu'ils avaient inventée pour leur solitaire enivrement, cette eau obscure devint tout à coup limpide et ils recevaient pouvoir de la distribuer à un peuple mourant de soif. »

Espérons que l'exemple des poètes français sera suivi chez nous. Espérons que Robert Simon sera, dans son prochain recueil, plus clair. Il a certainement quelque chose à nous dire lui aussi et nous aimerions entendre son message.

*
* *

On ne dira pas de M. John Bringolf qu'il est obscur (1). Il décrit avec honnêteté ce qu'il voit dans ses promenades automnales, ses promenades dans les prés, dans les bois, au bord de l'eau. Il note avec simplicité ses impressions, ses réflexions.

La brise incline les roseaux ;
Près du môle
Le grand saule,
Triste, se penche sur les eaux.

Le lac, au loin, s'étend, tranquille ;
Bleu miroir
Où vont choir
Les rayons du soleil qui brille.

Il n'y a guère de poésie dans ces vers, pris au hasard dans le recueil. Il ne suffit pas, en effet, d'écrire en vers pour être poète. Pourtant, il faut reconnaître qu'il y a ici et là dans *Le verger chimérique,* un joli vers. Celui-ci, par exemple :

L'homme porte en sa nuit comme un regret d'aurore...

qui a de la justesse, de la profondeur, de la mélancolie.

---

1) **Le verger chimérique. Poèmes pour les temps d'automne et les premiers frimas.** Genève. Imprimerie Gérard de Buren (1946).

J'avoue avoir pris grand plaisir à la lecture des quatre comédies que M. Roger Ullmann a réunies sous le titre d'*Intermezzi* (1). C'est l'amour qui fournit le sujet des quatre pièces, un amour quelque peu désabusé, ce qui nous étonne de la part d'un jeune homme, car M. Ullmann, si je suis bien renseigné, ne doit pas être très vieux. L'auteur ne se fait plus beaucoup d'illusions sur la femme. Il l'admire cependant et sait le lui dire.

Les comédies de M. Ullmann sont charmantes, pleines de fantaisie. Le dialogue est rapide. La langue est pure, très agréable à entendre. Ecoutez cette jeune artiste qui vient de découvrir un cambrioleur chez elle :

Viviane. — Votre nom ?

Raymond. — Je doute que mon nom puisse vous intéresser.

Viviane. — Votre nom ?

Raymond. — Oh ! il est très quelconque, mon nom.

Viviane. — Votre nom ? **(Il a un geste qui peut signifier :** Puisque vous le voulez absolument...)

Raymond. — Raymond... C'est bien quelconque, je vous le disais. Mais s'il ne vous plaît pas, appelez-moi comme vous préférez. Tenez : j'avais une... connaissance qui n'a jamais pu avoir Raymond en sympathie ; elle m'appelait chéri. Si vous préférez ce nom...

Viviane. — Raymond me convient parfaitement... pour ce que j'ai l'intention d'en faire. Et votre autre nom ?

Raymond. — Dieu ! Que vous êtes curieuse.

M. Roger Ullmann a de l'esprit. Le charme léger de ses comédies, leur fantaisie, font songer à Musset. Mais l'auteur du *Chandelier* était tout de même moins désabusé que M. Ullmann.

*
* *

Le Jura a toujours eu de nombreux historiens et même de bons historiens. Beaucoup — qui n'étaient pourtant que des amateurs — ont fait des travaux de valeur. C'est le cas pour M. Gerber dont l'*Histoire de Saint-Imier* (2) comble une lacune. Cet ouvrage est une suite de tableaux que l'auteur résume lui-même dans son avant-propos :

C'est d'abord, au moyen âge, un ermite défricheur et missionnaire, belle et grave figure comme on en voit dans les vitraux. Au cours de voya-

1) Quatre comédies en 1 acte. Coll. Morgane. Genève. Perret-Gentil.

2) **Histoire de Saint-Imier.** Sous les auspices de la société jurassienne d'Emulation, la société jurassienne de développement (Pro Jura), l'association pour la défense des intérêts du Jura, la société de développement de Saint-Imier. Editeur E. Grossniklaus, Saint-Imier. 1946.

ges lointains, il a vaincu un griffon monstrueux. Dans notre vallée il fait triompher l'Evangile.

Une collégiale s'élève sur son tombeau. Et, durant des siècles, les cloches sonnent, les pèlerins accourent et les chanoines chantent leurs heures dans la pénombre étoilée de cierges.

En même temps, le pays, allié des Suisses, livre à leurs côtés de rudes batailles. Nos hommes reviennent de Greifensee, de Morat, ou des plaines lombardes, avec des cuirasses et des casques bosselés de coups d'épées et de hallebardes.

Survient la Réformation. Berne et Bienne la patronnent. Farel fait entendre sa voix mâle. Et, dès lors, on a le curieux spectacle d'un petit peuple protestant vivant presque sans heurts sous la crosse d'un prince prélat.

Puis s'opère, dans l'ordre économique, une transformation majeure. L'Erguel cesse d'être uniquement paysan. L'horlogerie apparaît, et se développe, vendant au près et au loin, des montres faites lentement et avec soin.

A la fin du XVIIIe siècle, la Révolution passe en rafale. La France du Directoire nous envahit et nous annexe. Arbres de liberté, assignats, continuels départs de conscrits qui ne reviennent guère. Et de nouveau pour finir, les interminables colonnes de l'invasion.

Enfin, vers 1815, on voit aux murs des maisons baillivales, sur les bornes frontières ou dans les écussons de tous les papiers officiels, un gros ours vigoureux. Nous sommes Bernois, et définitivement Suisses.

M. R. Gerber ne se borne pas à nous montrer le développement de Saint-Imier, à citer les événements qui marquèrent la vie de la cité, à signaler ses heurs et ses malheurs ; il nous décrit encore la vie de nos ancêtres ; il les fait voir au travail ; il rappelle leurs œuvres les plus significatives ; il décrit leurs mœurs, leurs coutumes, parle de leurs fêtes. Après s'être attaché au passé, M. R. Gerber s'occupe du présent ; il nous dit les beautés, les ressources, les institutions, les écoles, les églises de Saint-Imier. Il nous donne sur la cité d'aujourd'hui tous les renseignements que nous pouvons désirer.

L'ouvrage de M. Gerber est complété de documents photographiques d'une réelle valeur.

*
* *

L'école normale des institutrices, fondée en 1846, a fêté son centenaire l'année dernière. Pour commémorer cet événement, son directeur, M. Charles Junod, a consacré à l'établissement une étude captivante (1). Comme le dit très bien M. Charles Junod lui-même « au début d'une nouvelle journée, comme à

1) **Ecole normale des institutrices. Delémont. La formation des institutrices dans le Jura bernois.** 1846-1946. Publié sous les auspices de la direction de l'instruction publique du canton de Berne. Delémont. 1946.

l'aube d'un siècle, il est bon de se recueillir, de s'inspirer des expériences passées pour affronter les conquêtes nouvelles ». M. Junod a donc jeté un regard en arrière ; il a décrit le chemin parcouru ; il a montré les difficultés que pour vivre, l'école eut à surmonter, ses défaites et ses victoires. Il a étudié les résultats de son enseignement, noté le profond sillon qu'elle a tracé dans le sol jurassien. Pour écrire son livre, M. Junod avait, dans les archives de l'école, de nombreux documents à sa disposition. Ils ne lui ont pourtant pas suffi. M. Junod rassembla sur l'institution tout ce qu'il put trouver ; il laissa parler tous ceux qui pouvaient l'instruire. Aussi son travail est-il vivant, riche en détails inédits, pittoresques. Des institutrices y content des souvenirs :

Le jeudi après-midi, après le service de maison, nous avions congé, ainsi que le samedi après-midi. En été, nous nous occupions des allées du jardin. Ce bon vieux jardin de couvent, comme nous l'aimions ! Il fut le témoin discret de nos confidences, de nos rêves d'avenir, de nos petits chagrins aussi. Sous le grand tilleul, sous les lilas, au verger, sous les sapins, étaient nos coins favoris. Parfois, les murs nous paraissaient bien hauts, car nous n'osions sortir qu'avec une permission motivée.

Après avoir rappelé le passé de l'école, M. Junod se tourne vers l'avenir. Il fait des projets, tente de résoudre les problèmes qui se posent. Il termine par ces lignes sur le rôle principal de l'école :

Enfin, au milieu des oppositions politiques et sociales, des débats philosophiques et religieux, l'école normale doit, non pas s'isoler, ou exercer une influence partisane, mais demeurer sereine et clairvoyante au carrefour des courants idéologiques. Son rôle est d'informer, non pas de violenter les consciences. Animée d'esprit chrétien, de sentiments patriotiques, de profondes sympathies humaines, l'école normale aura accompli sa tâche si elle inculque à ses élèves la sincérité, le courage et la foi qui feront d'elles les servantes dévouées des institutions consacrées par le peuple jurassien à la formation de sa jeunesse.

*
* *

Pour faire mieux connaître l'école normale des institutrices, M. Pierre Rebetez a eu l'heureuse idée de réunir en une brochure quelques textes, dont les maîtres et les élèves de l'institution aiment à s'inspirer (1). Ces pensées, ces réflexions du Dr Tournier, de Montaigne, de Mme Curie, d'Alain, de Georges Duhamel, de René Benjamin et d'autres écrivains, nous donnent

1) **Pour mieux connaître l'école normale.** Imprimerie Boéchat. S. d. (1946).

l'atmosphère spirituelle de l'école, nous disent quelles sont les principales préoccupations des professeurs chargés non seulement d'instruire, mais encore d'éduquer les futures institutrices jurassiennes.

Des photographies bien choisies et qui évoquent l'activité intellectuelle des élèves de l'école achèvent de donner à ce petit livre tout son sens.

*
* *

Quand on veut comprendre une cité, apprendre des détails sur son passé, sur son caractère, ses occupations, ses préoccupations, ses grands hommes, il faut lire le nom de ses rues, — à la condition toutefois que les anciennes appellations n'aient pas été remplacées par de nouvelles par trop banales. Les noms de rues, c'est toute l'histoire, tout le passé, tout le présent d'une cité. C'est parce qu'il le sait que M. André Rais, dans un intéressant opuscule, prend la défense des anciens noms de rues de Delémont (1).

Dans son étude, M. Rais énumère les noms de toutes les rues delémontaines. Il rappelle l'origine de chaque artère, s'attarde à son étymologie, cite, à son propos, une bataille, un monument, une institution, un fait d'histoire locale. Voici, par exemple, ce qu'il dit du *Pré Carêmentran :*

> Carême-entrant. Carême, latin populaire quaresima, forme altérée du latin classique **quadragesima** (sous entendu **dies**), le quarantième jour avant Pâques.
>
> Carêmentran, Carêmentrant, Cramintrant, jours de la fin du carnaval qui précèdent le carême.
>
> On donnait aussi ce nom aux personnes masquées.
>
> Le lendemain de carnaval, la plus grande partie des bourgeois de Delémont montaient la rue de Chêtre et s'installaient dans le Pré Carêmentran, où loin de la bamboche de la veille, ils reposaient leurs têtes sur le sol froid.

L'ouvrage de M. Rais est instructif, parce que, à propos de rues, il nous fait faire une promenade intéressante dans le passé d'une petite cité jurassienne.

*
* *

C'est une bonne idée qu'a eue M. A. Membrez, curé-doyen de Porrentruy, de rééditer en le complétant son ouvrage sur les

---

1) **Rues delémontaines.** Delémont. Imprimerie Boéchat. 1946. (Extrait des **Actes** de la société jurassienne d'Emulation).

vieilles fontaines du Jura et de Bienne (1). M. A. Membrez s'intéresse tout d'abord à l'origine des fontaines en Suisse, puis il passe aux sources, puits et fontaines du Jura dont quelques-unes sont parmi les plus curieuses, les plus pittoresques du pays ; enfin, il s'arrête à celles que Biennois et gens de Nidau ont édifiées. Ces fontaines, M. Membrez, après avoir dit quelques mots de nos principales villes, les décrit minutieusement, parle de leur signification, de leur symbolisme.

L'ouvrage de M. A. Membrez est avant tout celui d'un érudit. Il demeure cependant à la portée de tous et chacun le lira avec plaisir, avec fruit.

Ce livre possède de belles photographies.

*
* *

Il faut remercier M. Georges Duplain d'avoir adapté en un français clair, élégant, l'ouvrage de M. Enz sur *Soleure* (2). En quelques pages, l'auteur réussit à nous donner une image vivante de cette ville qu'il nous présente tout d'abord du haut du Weissenstein ; en quelques pages, il évoque un long passé, narre une légende, s'arrête au blanc calcaire qui servit à construire une série de bastions en étoile à la Vauban et des églises richement ornementées ; en quelques pages, il nous fait voir la collégiale de Saint-Urs, le plus beau monument de style baroque italien qu'on puisse admirer au nord des Alpes, d'autres églises, chapelles, tours qui arrêtent le touriste, l'hôtel de ville formé de bâtiments d'époques différentes, les fontaines qui ont un charme tout particulier ; en quelques pages, il parle de manifestations bien soleuroises, il analyse le caractère de la ville, il définit le Soleurois, qui « cultive par-dessus tout le plaisir de se sentir membre d'une communauté fort ancienne, de participer à ses traditions, celles du travail et celles des divertissements ; le plaisir de poursuivre le labeur des générations dans un cadre où tous les siècles demeurent vivants et présents ; le plaisir d'être un homme parmi les hommes, digne du passé et digne de l'avenir ».

D'excellentes photographies des maisons, des édifices les plus caractéristiques de Soleure complètent le volume.

---

1) Vieilles fontaines et précis historique des villes du Jura bernois et de Bienne. Porrentruy, Le Jura S. A. 1946.

2) **Soleure.** Collection **Trésors de mon pays.** Neuchâtel, Editions du Griffon. S. d. (1946).

La brochure de M. F. Boillat intitulée *Quel aspect pourrait prendre la défense spirituelle dans l'école jurassienne* (1) est d'une lecture très instructive. C'est en catholique que l'auteur examine la question et lui donne une réponse. Mais son étude n'en intéresse pas moins les protestants également. M. le chanoine Boillat demeure, dans son travail, toujours impartial. Il n'avance rien qu'il ne prouve. Après avoir rappelé les débuts de l'école dans le Jura, M. Boillat énumère les tentatives de l'Etat pour éloigner les prêtres de l'école. Il s'arrête à la législation scolaire jurassienne dans le passé et aujourd'hui. Deux tendances se partagent l'école ; l'une qui va vers le laïcisme intégral, l'autre vers l'école chrétienne. Si l'on veut que la deuxième tendance prédomine, il importe que les catholiques (les protestants, diront ceux-ci) cherchent à augmenter leur influence dans le pays, car, en définitive, c'est le peuple qui fait les lois. Comme le dit M. Boillat :

> Que les catholiques s'en souviennent : c'est par le droit de vote qu'ils nommeront les hommes et détermineront les lois, d'où dépend leur avenir. La politique est un impérieux devoir de conscience.
>
> Il ne suffit pas seulement de voter. Il faut encore répandre ses idées et informer l'opinion ; il faut se préparer des amis dans les autres partis, il faut poser des faits par des initiatives.

*
* *

Un autre ouvrage de M. le chanoine Boillat, *La paroisse vivante organisée et moderne* (2), s'adresse avant tout aux cercles d'étude de l'action catholique. Mais n'importe qui lira avec fruit ce livre qui ne peut qu'instruire, édifier. L'ouvrage de M. Boillat est un véritable cours sur la paroisse vivante, cours qui se divise en sept parties : la paroisse dans l'Eglise, la paroisse et la vivante liturgie, la paroisse et la vraie foi, la paroisse et l'action catholique, la paroisse et les cercles d'étude, la paroisse et la vie sociale, la paroisse et la famille.

L'ouvrage de M. le chanoine F. Boillat est précieux parce qu'il donne une réponse aux questions que se posent les catho-

---

1) Porrentruy, « Le Jura » S. A. Imprimerie-Librairie. 1944.

2) Porrentruy, La Bonne Presse. 1945. Avec une préface de Mgr J. Rast. Avec des documents de Leurs Excellences Mgr von Streng, Mgr Besson, Mgr Saliège, Mgr Folletête, des abbés Pilloud, Bonifazzi, Epinay, Evêquoz, du chanoine Voirol, de M. Ganter, de Mmes Farine et Hertig, de Mlle Bigenwald.

liques d'aujourd'hui ; il définit le catholicisme et le rôle qu'il doit jouer pour nous ; *La paroisse vivante* est un ouvrage complet sur le catholicisme, sur l'organisation de l'Eglise, son rôle, sa position en face des problèmes d'aujourd'hui.

L'étude de M. le chanoine Boillat est suivie de pages captivantes et instructives de Mgr F. de Streng, de Mgr Besson, de Mgr Saliège, de Mgr Folletête et d'autres écrivains catholiques.

*
* *

La Suisse sociale et libre (1) de M. le chanoine Boillat également, s'adresse aussi aux cercles d'étude de l'action catholique, mais, comme le précédent, cet ouvrage ne fera aucun tort aux protestants qui le liront — bien au contraire, — car il expose avec clarté, avec impartialité tout ce qu'un chrétien doit connaître des institutions de notre pays, toutes les lois fédérales et cantonales qu'il importe de ne pas ignorer. Comme le dit l'auteur dans son introduction, *La Suisse sociale et libre* étudie la question politique sous l'angle de la conscience chrétienne. La liste des titres des chapitres fournit un excellent résumé du livre : l'homme et la société, l'Eglise et l'Etat, la religion et les partis civiques, la liberté et l'autorité, l'Etat et la question sociale, l'Etat et l'école, le vote des femmes et le suffrage familial, l'Etat et les loisirs.

L'ouvrage de M. le chanoine Boillat intelligemment construit, est d'une lecture attachante, car il pose des questions d'un intérêt capital et ces questions sont étudiées et résolues avec un sens aigu des réalités, avec la sagesse que donnent à l'homme sa soumission aux principes chrétiens et son observation stricte de la loi messianique.

*
* *

Dans *Christianisme vivant* (2), M. le chanoine Boillat s'occupe de l'enseignement du curé d'Ars, douce, belle et sainte figure d'homme de Dieu, des sermons — qu'il commente — de celui qui a écrit :

La sainteté n'est pas un privilège accordé à quelques-uns et refusé aux autres, mais la commune destinée et la commune obligation de tous ; la con-

1) Porrentruy. Imprimerie de La Bonne Presse. 1944.

2) **Christianisme vivant. D'après des faits récents commentés selon le saint curé d'Ars.** Porrentruy, Société La Bonne Presse. 1944.

quête de la vertu, bien qu'elle exige des efforts, — efforts compensés par la joie du cœur et par des consolations de toute nature — est à la portée de toutes les âmes, moyennant le secours de la grâce que Dieu ne refuse à personne.

C'est de la charité, de la patience et de la prière en famille que nous entretient le curé d'Ars par l'intermédiaire de M. le chanoine Boillat. Des familles chrétiennes où l'on prie, où l'on pratique la patience et la charité, il y en a encore. M. le chanoine Boillat voudrait les voir se multiplier. Nous souhaitons de tout cœur que son excellent livre y contribue.